
U d'/of OTTAWA
39003002562972

# CURIOSITÉS

SUR

# BAUDELAIRE

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

*400 exemplaires numérotés à la presse, dont 25 sur papier de Chine numérotés de 1 à 25, et 375 sur papier d'Arches numérotés de 26 à 400.*

JUSTIFICATION DU TIRAGE

N° 242

LOUIS THOMAS

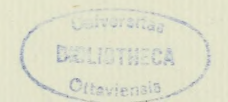
—

# CURIOSITÉS

SUR

# BAUDELAIRE

PARIS
ALBERT MESSEIN, ÉDITEUR
Successeur de LÉON VANIER
19, QUAI SAINT-MICHEL, 19
—
1912



## LA CORRESPONDANCE DE BAUDELAIRE

M. Féli Gautier, qui a réuni toutes les lettres actuellement connues de Baudelaire (1) a, d'une manière fort élégante, volontairement omis son nom dans l'ouvrage qu'il nous donnait. C'est une leçon pour ces personnes qui signent un livre alors qu'elles ont seulement entrelardé de quelques phrases mal sonnantes un ramas de documents où elles ne comprirent goutte. Mais dans le cas présent une discrétion si touchante était peut-être exagérée. M. Féli

(1) In-octavo, Paris, 1906, Lirairie du *Mercure de France*.

Gautier, qui sépare fort nettement le travail du biographe de celui qui consiste à publier des textes, pouvait se permettre d'indiquer au public jusqu'à quel point on lui était redevable. Un tel oubli doit être réparé ; remercions M. Féli Gautier et reconnaissons hautement l'exemple que nous donne une si haute pitié littéraire.

Cependant, je ferai à M. Féli Gautier deux critiques, touchant ses références, et quelques omissions trop facilement réparables.

1° A la page 563 du volume, M. Féli Gautier donne les sources des lettres ; cela est bien. Mais pour chaque lettre M. Féli Gautier ne donne aucune référence ; cela est fâcheux : ce n'est pas notre rôle de refaire le travail de M. Féli Gautier, et quelques lecteurs peuvent sentir le besoin, sinon de contrôler M. Gautier qui est un travailleur très consciencieux, du moins de savoir dans quel article ou brochure il a recueilli telle lettre, puisque, nous le savons bien,

on n'est jamais assuré de la sincérité de personne. C'est pourquoi je regrette que M. Féli Gautier n'aie pas alourdi un peu son volume par le genre de notes que j'indique.

2° Je regrette encore plus que M. Féli Gautier n'aie pas eu recours aux catalogues d'autographes où il aurait trouvé mention d'un assez grand nombre de lettres encore inédites. Pour ma part, après un dépouillement rapide des fiches que M. Noël Charavay a eu l'amabilité de bien vouloir me communiquer, j'ai recueilli quelques fragments que je publie un peu plus loin. Je suis persuadé qu'en poussant ce travail l'on arriverait à un meilleur résultat. M. Féli Gautier nous donnera sans doute ces compléments ; mais cet oubli d'une très abondante source de documents doit étre signalé : il faut que l'on s'habitue à ne pas négliger les inventaires déjà faits par ces très précieux auxiliaires que sont les commerçants en autographes.

I

*16 septembre 1852.*

A Maxime Ducamp.

Il parle de ses rapports diffciles avec la *Revue de Paris* où il va publier une traduction d'Edgard Poe, *The pit and the Pendulum*. « Tout ce que vous m'avez dit avant-hier, fort violemment du reste, m'a beaucoup trotté dans la tête et je médite sinon une tricherie, au moins mon indépendance. »

II

*Paris, 13 octobre 1852.*

A Lecon.

Il lui fait ressortir qu'il est inutile d'avoir l'autorisation de l'héritier d'Edgard Poe pour commencer l'impression de la traduc tion des œuvres du romancier américain.

III

*15 mars 1853.*

Il annonce l'envoi d'une clé dévoilant le nom des personnages cités dans l'*Histoire de Mademoiselle Mariette* de Champfleury, et dans les *Scènes de la vie de Bohème* de Murger. *Gérard*, c'est Champfleury ; *Streich*, Murger ; *De Villers*, Th. de Banville ; *Giraud*, Pierre Dupont ; *Thomas*, François Bonvin ; *le poéte des chats*, Baudelaire. A chaque nom Baudelaire ajoute la liste des œuvres et des jugements sur le mérite littéraire. Quelques-uns sont piquants, celui-ci par exemple sur Banville : « Le seul écrivain réellement maltraité dans le présent volume et, quoiqu'en dise l'auteur, le poète le plus habile de la jeune école nouvelle, à ce point qu'il a réduit l'art de la poésie à de gros procédés mécaniques, et qu'il peut enseigner

à devenir poète en vingt-cinq leçons. — Inventeur de marbre. »

IV

*20 avril 1853.*

A M. Vincent.

V

*28 juillet 1854.*

A Fiorentino,

Il le prie de lui rendre un grand service. « J'ai le plus grand besoin, d'une loge pour l'*Etoile* et je n'ai pas le sol. »

VI

*11 août 1854.*

A Louis Ulbach.

VII

*Paris, 7 avril 1855.*

A M. de Mars.

Il lui envoie le résumé d'un très bel *Epilogue* pour *les Fleurs du mal.* « Cela, comme vous voyez, fait un joli feu d'artifice de monstruosités, un *Epilogue* digne du prologue au lecteur, une réelle conclusion. »

VIII

*Paris, 26 février 1858.*

Relative à ses embarras d'argent. Il annonce son prochain départ. « Mon absence a pour but de me procurer des ressources plus grosses que celles dont je dispose ici, tourmenté et agité comme je le suis. »

IX

La lettre à Poulet-Malassis que M. Féli Gautier publie sans la dater à la page 187 de son volume est en date du 28 février 1859.

X

*1er avril 1859.*

A M. Morel.

Relative à des *Poèmes nocturnes*, qu'il devait publier à la *Revue française*.

XI

*21 avril 1859.*

A Théophile Gautier.

Lettre de recommandation en faveur d'un peintre de talent, R. Garipuy.

XII

*24 novembre 1859.*

A M. de Calonne.

Il parle de sa brochure sur Gautier. « *A la fin du mois*, mon opium dans la poche, suis-je certain de vous trouver et de pouvoir causer avec vous ? »

XIII

*Jeudi, 18 1860.*

A un libraire.

Il lui recommande d'avoir égard à M. Camille Doucet.

XIV

*15 avril 1860.*

A Michel Lévy.

Il lui demande l'envoi d'une somme de

800 francs, qu'il ait le droit ou non de la lui demander. « Si je n'en ai pas le droit, je vous les demande tout de même, connaissant votre obligeance. »

XV

*Paris, 6 novembre 1861.*

A Rouvière.

Il lui recommande son ami le peintre Legros, qui veut absolument faire le portrait en pied de Rouvière. « Il est l'auteur de *l'Angelus*, dont j'ai écrit moins de bien encore que j'en pense, et de deux tableaux que vous pouvez voir à l'exposition du boulevard des Italiens. »

XVI

*17 février 1862.*

A Amédée Achard.

Lettre relative à Henry de la Madeleine.

XVII

*1862.*

A un directeur de revue.

Au sujet de l'étude que Baudelaire se préparait à écrire sur Victor Hugo. « Je n'ai pas l'intention de produire 16 pages. — J'ai oublié votre prix de rédaction. — Je ne m'occupe pas d'une considération aussi vile. — Je tâcherai de dire en 10 pages maximum ce que je pense de raisonnable sur Hugo... J'esquiverai la question politique ; d'ailleurs, je ne crois pas possible de parler des satires politiques, *même pour les blâmer*. Or, si j'en parlais, bien que je considère l'engueulement politique comme un signe de sottise, je serais plutôt avec Hugo qu'avec le Bonaparte du coup d'Etat »...

XVIII

*11 mai 1863.*

A Fiorentino.

Il le prie de s'intéresser aux débuts de Mme Deschamps, qui se font à l'Odéon.

XIX

*11 juin 1864.*

A Poulet-Malassis.

Sur le feuillet de l'adresse se trouve le portrait-charge d'Alfred Stevens par Baudelaire.

XX

*18 juin 1864.*

Lettre sur l'impression de *Marie Roget.*

XXI

*1865.*

A Jules Janin.

Projet de lettre en réponse à un article de *l'Indépendance Belge* — 1865 — où Janin reprochait à Henri Heine sa mélan-

colie). Baudelaire soutient que la mélancolie est la source de toute poésie sincère «... Henri Heine était un méchant. — Qui, comme les hommes sensibles, irrités de vivre avec la canaille ; par *canaille*, j'entends les gens qui ne se connaissent pas (le *genus irritabile vatum*)... *Vous êtes un homme heureux.* Je vous plains, Monsieur, d'être si facilement heureux »... Il lui demande s'il est bien sûr que Béranger soit un poète, que ce langoureux de Musset soit un bon poète. Il le gourmande d'avoir mis le nom du grotesque Viennet à côté de celui de Banville, d'Hégésippe Moreau, « un ignoble pion, enflammé de sale luxure et de prétophobie belge», à côté de celui d'Auguste Barbier. Il lui reproche de mal orthographier le nom de Leconte de Lisle et de l'avoir ainsi confondu avec le misérable auteur des *Jardins.* « Il avait votre qualité et votre défaut, une grande abondance, un grand flot, une grande loquacité, mais aussi, ce qui fait les poètes, une diabolique personnalité. »

## UNE LETTRE DE BAUDELAIRE A SA MÈRE

J'ai trouvé la lettre que je réimprime ici, dans *le Carnet* du 15 octobre 1899.

M. Féli Gautier ne la connaît point ; il ne donne d'ailleurs, dans son édition de la *Correspondance*, que deux lettres de Baudelaire à sa mère, remariée avec le général Aupick.

Il est regrettable que nous connaissions si mal cette partie de la correspondance de Baudelaire ; elle le montre sous un jour naturel et simple, qui fait ressortir un côté de son cœur sur lequel on insiste peu, l'amour filial :

*Jeudi, 15 nov. 58.*

Ma chère mère, permets-moi de te dire simplement : *tu me tourmentes.*

Non, non, non, non, ce que tu crains n'arrivera pas.

(Tu dis toujours : *en février* ; tu veux dire : *en avril*).

Je suis enchanté que cette cheminée soit finie, je voudrais partir tout de suite ; voici puisque tu désires tout savoir, ce que je veux faire encore :

4 jours à Paris (affaires littéraires et visites).

1 jour pour aller à Alençon.

1 pour revenir.

1 jour à Paris pour faire trois caisses nouvelles.

Enfin *partir.*

1 jour au Havre.

———

9 jours.

Cela me fait vivement souffrir de te voir

pleine d'appréhensions. Quelle effroyable imagination et quelle faculté de souffrir !

Le matin du jour où j'irai régler différentes choses à Alençon, je t'écrirai. Tu as bien fait d'effacer toutes les injures que tu m'écrivais, tu gâterais le plaisir que tu me proposes en m'écrivant trop de reproches.

Je suis bien ahuri. Tu devrais bien te douter que j'ai des relations multipliées et à penser à bien des choses.

Je t'embrasse de tout mon cœur et te supplie de ne pas t'inquiéter.

CH. BAUDELAIRE.

Je suis si troublé que je signe mon nom comme si j'écrivais à un étranger.

*A Madame Aupick*
*Honfleur,*
*Calvados.*

# LE POTAGE AUX HANNETONS

On lit dans : Charles Baudelaire, *Œuvres Posthumes*, Paris, Mercure de France, 1908, in-8°, p. 71, note :

« Pour clore ce chapitre (*Poésies apocryphes*), disons que nous n'avons pu encore retrouver *le Potage aux hannetons*, pièce mentionnée par le vicomte Spoelberch de Lovenjoul... »

Voici ce « Potage », tel qu'il a été communiqué au *Mercure de France* (où il fut publié dans le n° du 1er janvier 1908) par le Dr Paul Fabre, baudelairien fervent et directeur de la revue *le Centre médical* :

## LE POTAGE AUX HANNETONS

O temps des grands amours, ô jeunesse passée !
Le petit restaurant était au fond des bois,
Quel calme !... Dans la soupe aussitôt que versée,
Un lot de hannetons s'abattait chaque fois.

On les sentait craquer sous la dent agacée,
Leurs pattes du palais éraflaient les parois ;
Comme un fil de la Vierge, en la masse écrasée,
Un long boyau filant s'enroulait à nos doigts.

Vous en souvenez-vous, ô ma maîtresse blonde,
Combien l'odeur était âcre et nauséabonde ?
Et ce goût, qui toujours, vingt-quatre heures vous suit...

Ce sont des jours pourtant que je pleure, Madame,
Et leur souvenir tremble au lointain de mon âme,
Comme une pure étoile en l'ombre de la nuit !

## ORIGINE DU NOM DE BAUDELAIRE

Voici ce qu'a écrit M. Georges Barral à ce sujet, dans la *Revue des curiosités révolutionnaires* :

*Baudelaire m'exposa l'étymologie de son nom, ne venant pas du tout de* bel *ou* beau *mais de* baud *ou* bald. « *Mon nom est terrible, continua-t-il. En effet, le* badelaire *était un sabre à lame courte et large, au tranchant convexe, à la pointe tournée vers le dos de l'arme. C'était une sorte de cimeterre musulman, rectiligne au lieu d'être courbe. Introduit en France à la suite des Croisades, il fut employé à Paris jusque vers 1560, comme arme d'exécution. Il y*

*a quelques années, en 1861, on a retrouvé lors des fouilles exécutées près du Pont-au-Change, le* badelaire *qui servit au bourreau du Grand Châtelet, au cours du* XII^e^ *siècle. On l'a déposé au musée de Cluny. Voyez-le. Son aspect est terrifiant. Je frémis en pensant que le profil de mon visage se rapproche du profil de ce* badelaire.

*— Mais votre nom est* Baudelaire, *répliquai-je, et non pas* Badelaire.

*— Badelaire, Baudelaire par corruption. C'est la même chose.*

*— Pas du tout, dis-je, votre nom vient de* Baud (*gai*), Baudiment (gaiment), s'ébaudir (*se réjouir*). *Vous êtes bon et gai.*

*— Non, non, je suis méchant et triste.* »

# L'ESPRIT DE BAUDELAIRE

Baudelaire protestait volontiers en public de son horreur pour l'esprit et pour le rire — qui *déforment la créature de Dieu*.

Cependant, a-t-il écrit dans l'*Artiste*, « il est permis au poète d'avoir quelquefois de l'esprit, comme au sage de faire ribotte, pour prouver aux sots qu'il pourrait être leur égal ».

Et le fait est que très souvent Baudelaire s'est comporté avec une excentricité étonnante, pour épater le bourgeois, et qu'il a eu des mots comme un vulgaire homme d'esprit. Ce sont quelques-uns de ces traits que l'on a recueillis ici.

*
* *

Du temps où il habitait l'hôtel Pimodan, Baudelaire faisait dans Paris de longues promenades, richement vêtu, mais sans chapeau, arborant de somptueuses cravates, lorsqu'il ne portait pas autour du cou certain boa violet qui faisait se retourner les passants.

*
* *

Un jour son propriétaire se plaignait de ce qu'il faisait un bruit insupportable.

« Je ne sais, Monsieur, ce que vous voulez dire, répondit Baudelaire d'un air gracieux ; on ne fait chez moi que ce qui se fait chez tous les gens comme il faut.

— Pardon, réplique le propriétaire, nous entendons remuer les meubles, frapper à terre, crier, à toutes les heures de la journée et de la nuit.

— Encore une fois, continua Baudelaire

en prenant un ton sec, je vous donne ma parole que rien d'extraordinaire ne s'y passe. Je fends du bois dans le salon, je traîne à terre ma maîtresse par les cheveux : cela se passe chez tout le monde, et vous n'avez nullement le droit de vous en préoccuper... »

*
* *

Dans l'île Saint-Louis, Baudelaire se considérait partout comme chez lui ; dans la rue ou sur les quais, il était aussi parfaitement à l'aise que s'il eût été dans sa chambre. Sortir dans l'île, pour lui, ce n'était pas quitter son domaine : aussi le rencontrait-on en pantoufles, nu-tête et vêtu d'une blouse qui lui servait de vêtement de travail. Un jour que dans cet appareil il flânait sur le quai d'Anjou, tout en croquant des pommes de terre frites, vint à passer une élégante calèche occupée par des amies de sa mère, de fort jolies femmes du monde. Elles le voient, elles l'appellent.

« C'est donc bien bon, demande l'une d'elles, ce que vous mangez-là ?

— Goûtez, Madame, dit-il, tendant le cornet de papier. » La jolie femme ne se fit pas prier et grignota en riant les pommes de terre frites.

A quelque temps de là, notre héros rencontra cette dame dans un salon où il fréquentait.

« Aurez-vous encore l'occasion de manger des pommes de terre frites, lui demanda-t-elle ?

— Non, Madame, répondit Baudelaire, car elles sont, en effet, très bonnes, mais seulement la première fois qu'on en mange. »

*
* *

Vers 1841, Baudelaire composa cette épitaphe, pour lui-même :

Ci-gît qui, pour avoir par trop aimé les gaupes
Descendit jeune encore au royaume des taupes.

*
* *

Baudelaire arrive un jour chez Maxime du Camp, *les cheveux teints en vert.*

Son hôte n'ayant pas l'air de remarquer cette fantaisie d'un goût douteux, il lui dit tout à coup : « Vous ne trouvez rien d'anormal en moi ?

— Mais non.

— Cependant j'ai des cheveux verts, et ça n'est pas commun.

— Bah ! riposte Du Camp, tout le monde a des cheveux plus ou moins verts ; si les vôtres étaient bleu de ciel, ça pourrait me surprendre ; mais des cheveux verts, il y en a sous bien des chapeaux à Paris. »

Furieux, Baudelaire sortit aussitôt...

*
* *

Au restaurant, il s'exerçait à terrifier ses voisins de table, demandant à un paisible fonctionnaire s'il n'avait jamais mangé de « la cervelle de petit enfant » ou commençant à haute voix un récit par ces mots :

« Après avoir assassiné mon pauvre père... »

*
* *

Baudelaire fit mander une fois un tailleur. Il voulait un habit bleu, à boutons de métal, pareil à celui de Gœthe qu'on voit sur les pipes de porcelaine en Allemagne. Plusieurs rendez-vous furent échangés avec le tailleur.

Baudelaire n'était jamais content : les manches ne faisaient pas assez de plis ; les basques étaient trop courtes ; le collet ne montait pas assez haut. Baudelaire demandait un collet dans lequel il put rentrer sa tête les jours d'orage, comme un colimaçon dans sa coquille.

Lui et le tailleur passèrent huit jours à promener la craie sur cet habit bleu.

Enfin on arriva à un résultat à peu près satisfaisant. Baudelaire se logea dans l'habit, s'examina, marcha ; après quoi, se

tournant d'un air aimable vers le tailleur : « Faites-m'en douze comme celui-là, lui dit-il. »

*
* *

Baudelaire, invité à dîner par un riche parvenu qui lui présentait sa famille, lui dit : « Vous avez, Monsieur, de belles filles. Pourquoi n'en faites-vous pas des courtisanes ? »

*
* *

Baudelaire entrait dans les églises vers la fin de la journée et se prosternait devant l'autel, donnait les signes extérieurs de la piété la plus vive.

Lorsque l'heure de la fermeture approchait, le bedeau, n'osant troubler un homme si pieux, l'avertissait par des « hum » discrets ; puis, lassé, finissait par lui toucher l'épaule : « Monsieur... on ferme... »

Après se l'être fait répéter plusieurs

fois, Baudelaire se levait, disant d'un ton cafard : « Mon frère, lorsqu'oubliant cette vallée de larmes, je m'abreuve aux sources de la volupté céleste... » puis changeant de ton : « Je n'aime pas qu'on m'..... »

Et il s'éloignait laissant le bedeau stupéfait.

*
* *

Vers 1850, il fut appelé à diriger, moyennant rétribution, un journal conservateur de province, le *Journal de Châteauroux*. A peine débarqué, ses réparties ébouriffèrent ceux qui l'avaient appelé ; c'est ainsi que l'imprimeuse du journal, une vieille veuve, fut épouvantée quand Baudelaire lui demanda, dès le premier jour, où était *l'eau de vie de la rédaction*.

Le lendemain, les commanditaires lui offrirent un banquet à la fin duquel il leur dit : « Je suis venu pour être le domestique de vos intelligences. »

Mais le pire fut quand parut le premier

article du nouveau rédacteur ; il commençait ainsi :

« Lorsque Marat, cet homme doux, et Robespierre, cet homme propre, demandaient, celui-là trois cent mille têtes, celui-ci la permanence de la guillotine, ils obéissaient à l'inéluctable logique de leur système... »

On découvrit bientôt que le poète avait amené avec lui sa maitresse, ce qui mit le comble à la fureur des propriétaires du journal. Et Baudelaire dut retourner à Paris.

*
* *

« Que je suis un heureux homme ! gouaillait Baudelaire. Je jouis à la fois d'une mauvaise santé et d'une mauvaise réputation. »

*
* *

« Le dandy, a dit Baudelaire, doit aspirer à être sublime, sans interruption.

Il doit vivre et dormir devant un miroir. »

*
* *

« Etre un homme utile, écrit-il dans son journal, m'a paru toujours quelque chose de hideux. »

*
* *

Et encore :

« Un dandy ne fait rien. Vous figurez-vous un dandy parlant au peuple, excepté pour le bafouer ? »

*
* *

Mme B. de Molènes raconte que les amours de Baudelaire eurent pour objet des femmes phénomènes : « Il passait, dit-elle, de la naine à la géante, et reprochait à la Providence de refuser souvent la santé à ces êtres privilégiés. »

Mais il y a bien des chances pour qu'ici

M^me^ de Molènes ait été mystifiée par l'auteur des *Fleurs du Mal*, qui aimait fort se divertir des femmes et les étonner.

*
* *

L'auteur de *la Maîtresse légitime* a rapporté, à ce propos, une curieuse anecdote :

Un soir, écrit-il, nous nous trouvions dans je ne sais plus quelle brasserie, et le poète des *Fleurs du mal* racontait je ne sais quoi... d'énorme. Une femme blonde, assise à notre table, écoutait tout cela, les yeux écarquillés et la bouche ouverte. Tout à coup le narrateur, s'interrompant, lui dit :

« Mademoiselle, vous que les épis d'or couronnent et qui, si superbement blonde, m'écoutez *avec de si jolies dents*, je voudrais mordre dans vous, et, si vous daignez me le permettre, je vais vous dire comment je désirerais vous aimer. Au reste, vous adorer autrement me semblerait, je vous l'avoue, assez banal : Je vou-

drais vous lier les mains et vous pendre, par les poignets, au plafond de ma chambre : alors je me mettrais à genoux et je baiserais vos pieds nus. »

Affolée, la femme s'enfuit.

Le poète était très sincère, ajoute Poupart-Davyl. Il ne l'avait rêvée, pendant un moment, que pendue ; il nous en parla jusqu'à minuit.

« Petite sotte, dit-il en s'en allant, cela m'eût été fort agréable. » (1)

*
* *

Elles sont un peu pour nous surprendre, ces deux strophes que l'on a retrouvées plus tard sur une feuille d'album, et cependant comme elles sont belles :

(1) *Le Figaro*, 15 août 1880 (sous le pseudonyme de Pierre Quiroul).

Noble femme au bras fort, qui durant les longs jours,
Sans penser bien ni mal dors ou rêves toujours,
Fièrement troussée à l'antique,
Toi que depuis dix ans qui pour moi se font lents
Ma bouche bien apprise aux baisers succulents
Choya d'un amour monastique.

Prêtresse de débauche et ma sœur de plaisir,
Qui toujours dédaignas de porter et nourrir
Un homme en tes cavités saintes,
Tant tu crains et tu fuis le stigmate alarmant
Que la vertu creusa de son soc infamant
Au flanc des matrones enceintes.

*
* *

Raymond Brucker lui disait :

— Voyez-vous, moi, je ne voudrais me confesser qu'à un cardinal ou au pape.

— Monsieur Brucker, demanda Baudelaire, auriez-vous, par hasard, la prétention de n'avoir que des remords distingués ?

*
* *

Un soir, Emile Blondel sortait avec lui

de la première représentation de *Rédemption*, d'Octave Feuillet, au Vaudeville...

Une femme saoûle titubait sur le trottoir de la rue Richelieu...

Baudelaire alla à elle et lui mit quarante sous dans la main...

Puis avec componction :

— Comme cela fait du bien d'encourager le vice !

*
* *

Quelle gaminerie, si littéraire, dans cette élégie parodique, qui fut, en 1851, impitoyablement refusée aux Jeux Floraux. Baudelaire eût bien ri, si on l'avait par hasard couronné :

Mes bottes, pauvres fleurs, sur leurs tiges fanées,
Dans un coin, tristement, gisaient, abandonnées,
Veuves des soins du décrotteur.
Les jours étaient passés où mon âme ravie
Les voyait recouvrer leur éclat et leur vie,
Sous le pinceau réparateur.

Et moi, je contemplais avec sollicitude,
Le spectacle émouvant de leur décrépitude !
Puis un de ces soupirs qu'on ne peut étouffer
S'échappa malgré moi de ma gorge oppressée,
Et mon cœur, encor plein de leur grandeur passée,
Se mit à les apostropher :

O bottes, leur disais-je, ô bottes infidèles,
Vous êtes, vous aussi, comme les hirondelles,
Des oiseaux légers, inconstants !
Vous aimez le ciel pur et les brises amies ;
Aussi d'un vol léger, vous vous êtes enfuies,
Quand est venu le mauvais temps.

Ainsi, durant les jours pluvieux de novembre,
Me voilà donc contraint de rester dans ma chambre ;
Appelant, mais en vain, les beaux jours d'autrefois,
Car la dent des pavés en grosses cicatrices
A gravé sur vos fronts vos états de services ;
Et vous n'entendrez plus ma voix.

Le ciel dont la bonté s'étend sur la nature,
Refuse ses bienfaits à la littérature.
Peut-être, hélas ! l'hiver entier,

Traînant cette existence absurde et malheureuse,
J'attendrai vainement d'une âme généreuse
Un crédit chez quelque bottier.

Oh ! si pareil bienfait vient à tomber des nues,
Je jure de marcher au travers de nos rues
Avec un légitime orgueil.
Et vous, dont je n'ai plus qu'une triste mémoire,
O mes bottes ! rentrez au fond de cette armoire
Qui va vous servir de cercueil.

*
* *

C'était en 1858, Barbey d'Aurevilly, que deux de ses œuvres, *les Prophètes du passé* et *Une vieille Maîtresse*, avaient mis en lumière tout autant que l'excentricité voulue de ses allures, venait parfois passer une heure dans un café voisin de l'Odéon, rendez-vous d'hommes de lettres et d'artistes que Baudelaire fréquentait lui aussi.

Assis à la même table, les deux écrivains se livraient sur tout et à propos de tout à des discussions d'autant plus vives et

bruyantes que Baudelaire prenait un malin plaisir à aguicher Barbey d'Aurevilly par les déclarations les plus inattendues et les plus intempestives.

C'est ainsi qu'un soir, cherchant à le mettre en colère, il lui dit d'un ton de défi et de cet air sardonique qui lui était particulier :

— Moi, je ne crois pas en Dieu.

Au lieu de s'emporter, Barbey l'enveloppa d'un regard de pitié et, très calme, un peu railleur, répliqua :

— C'est dommage ; il vous eût bien aimé.

Déconcerté par cette réponse, Baudelaire reprit :

— Vous parlez comme Louis Veuillot.

Barbey d'Aurevilly se redressa, comme piqué au vif :

— Ah ! pardon, Monsieur ; ne confondons pas. M. Louis Veuillot est un bedeau, tandis que moi, je suis un cardinal.

*
* *

Au lendemain du procès devant le tribunal correctionnel, à propos des *Fleurs du Mal*, Baudelaire disait simplement : « C'est un malentendu. »

Ce n'est jamais qu'un malentendu, en effet. Un malentendu qui dure parfois trop longtemps.

*
* *

Il y a un demi-siècle que Charles Baudelaire se présenta à l'Académie française. Il avait quarante ans et avait publié *les Fleurs du mal.*

Or, le titre seul de son volume lui fit un tort considérable et lui valut d'être reçu fraîchement. L'un des Immortels, au cours de sa visite, lui déclara tout net : « Ah ! si vous aviez écrit *les Fleurs du Bien !* »

Baudelaire, toujours pince-sans-rire, répondit alors :

« Mais, j'ai publié un livre sous ce titre qui est une mordante réplique à mon premier volume.

— Ah ! s'intéressa l'académicien, et quand cela ?

— Mais, en 1858, sous le pseudonyme de Henry Bordeaux. »

L'académicien balbutia, ne promit rien, mais fut aimable.

Baudelaire n'avait d'ailleurs pas menti. En 1858, un nommé Henry Bordeaux avait écrit *les Fleurs du Bien.* Il faut être un bien grand érudit pour s'en souvenir aujourd'hui.

*
* *

Baudelaire alla également voir le bonhomme Viennet, auquel il avoua qu'il était poète.

« Poète ! dit Viennet. En quel genre ?

— .....

— C'est que, Monsieur, il n'y a que cinq genres, s'exclama l'académicien : la tragé-

die, la comédie, la poésie épique, la satyre... et la poésie fugitive qui comprend la fable... *où j'excelle.* »

*
* *

Chez Villemain, Baudelaire ne rencontra pas un accueil des plus empressés. Le secrétaire perpétuel dit au poète : « Vous vous présentez à l'Académie, Monsieur, combien avez-vous de voix ? »

Le candidat répondit : « Monsieur le secrétaire perpétuel n'ignore pas, non plus que moi, que le règlement interdit à Messieurs les académiciens de promettre leurs voix. Je n'aurai donc aucune voix jusqu'au jour où, sans doute, on ne m'en donnera pas une. »

Piqué au vif, Villemain fulmina : « Je n'ai jamais eu d'originalité, moi, Monsieur. »

A quoi Baudelaire, objecta, froidement : « Monsieur qu'en savez-vous ? »

*
* *

Un conseil pratique de Baudelaire : « A chaque lettre de créancier, écrivez cinquante lignes sur un sujet extra-terrestre, et vous serez sauvés. »

*
* *

Quel aristocrate, l'homme qui disait à Champfleury (le 6 mars 1863) : « Comment ! Vous m'écrivez une lettre que vous tâchez de rendre désagréable, parce que je vous dis que je n'aime pas la mauvaise société ! Mon ami, j'en ai toujours eu horreur : la crapule, et la sottise, et le crime ont un ragoût qui peut plaire quelques minutes, mais la mauvaise société, mais ces espèces de remous d'écume qui se font sur les bords de la société ! impossible. »

*
* *

Baudelaire appelait le progrès « le paganisme des imbéciles ».

*
* *

« Une femme, dit-il, est incapable de comprendre même deux lignes de catéchisme. »

*
* *

Quelques mois plus tard, il écrivait : « Manet vient de m'annoncer la nouvelle la plus inattendue. Il part ce soir pour la Hollande, d'où il ramènera *sa femme*. Il a cependant quelques excuses, car il paraîtrait que sa femme est belle, très bonne et très grande artiste. Tant de trésors en une seule personne femelle, n'est-ce pas monstrueux ? »

*
* *

Nadar dans son *Charles Baudelaire intime* (1), conte les anecdotes suivantes :

*Un matin, je suis sorti dès la première heure. Madame, à peine levée, entend un fort tapage dans la salle à manger. Elle entr'ouvre la porte.*

*La grande table de chêne a été poussée vers la paroi, assez haute. Sur la table une chaise, sur la chaise un Monsieur hissé s'allonge pour examiner de plus près un tableau vers la corniche...*

*Naturellement c'est Baudelaire qui, de là-haut, salue en tous respects, — puis se décide à descendre et s'annonce...*

*
* *

*Plus tard, et cette fois, du vilain.*
*On est à table au dessert.*

(1) Paris, Blaizot. 1911.

*L'enfant guigne le compotier aux gâteaux, tend sa petite main.*

*Baudelaire a pris un gâteau qu'il présente à distance.*

*« Oui, mais tu vas dire : Je suis un gourmand !*

*— Je suis un gourmand — et le petit bras s'allonge.*

*— Pas encore ! Dis : — Je suis un misérable gourmand !*

*Ce mauvais jeu ne me va pas du tout : et le regard de la mère, donc ? Enervé, j'ai saisi et donné au petit le gâteau, avant que Baudelaire ait arrêté mon bras, me disant très grave, en reproche :*

*« Mais nous pouvions en obtenir davantage... »*

*Oui, c'est odieux, — mais par le bariolé de tel composite, s'attendre à tout.*

*
* *

*Quelques rencontres...*

*Où allions-nous, lui et moi, ce jour-là en plein soleil, sur le pont de la Concorde, désert par telle canicule ?*

*Nous tenions chacun aux doigts le cigare, en détresse de feu. Un beau Monsieur point vers nous, fumant le sien... Sauvés !*

*A l'abordage, Baudelaire salue en correction parfaite, comme toujours, et demande la permission de s'allumer. Le Monsieur le considère, puis simplement :*

*« Non, Monsieur.*

*— Comment, Monsieur ? Et pourquoi ?*

*— Parce que je tiens à conserver ma cendre.*

*Et il reprend sa marche.*

*Nous sommes restés ébahis, nous regardant, lorsque subitement Baudelaire se détache et court après le Monsieur déjà loin.*

*Bien que je sache de reste chez mon ami l'expresse horreur de toutes voies de fait, je m'élance derrière lui, inquiet de*

*ce qui va se passer, — et j'arrive juste au moment où Baudelaire a touché légèrement l'épaule du Monsieur, qui se retourne et s'arrête :*

*« Pardon Monsieur ! lui dit Baudelaire, après un nouveau salut encore plus courtois. Auriez-vous l'extrême obligeance de bien vouloir me dire votre nom ?*

*— Pourquoi, Monsieur ?*

*— Parce que je voudrais garder le nom de l'homme qui tient à conserver sa cendre...*

*Sans attendre autre réponse, il me prend le bras, et le Monsieur reste à son tour braqué sur place.*

*
* *

*Nous voici rentrant chez moi au boulevard, lorsque Baudelaire me pousse vivement vers la porte : il vient d'apercevoir Feydeau...*

*Mais Feydeau, lui aussi nous a vus et,*

*plus prompt que notre demi-tour, il est sur nous...*

*Les quelques paroles insignifiantes d'accostage, Baudelaire déjà crispé...*

*Mais Feydeau :*

*« Cher Baudelaire, vous qui avez toutes les compétences en fait d'art, veuillez donc me dire ce que vous pensez de ceci ?*

*Et pendant qu'il extirpe de son portefeuille un petit objet minutieusement enveloppé et le dépouille avec précaution de ses langes successifs jusqu'au dernier papier de soie :*

*« Vous savez du reste qu'au* XVIII^e^ *siècle, l'art des miniaturistes, alors à son apogée, se plaisait à peindre sur de petits bouts d'ivoire l'œil d'une personne aimée, et avec telle exactitude qu'on reconnaissait d'emblée la complète ressemblance du modèle...*

*Et il tend la pièce...*

*— Bon ! Mais...*

*— Alors, Mme Feydeau, qui me trouve dans le regard certaine expression, a bien voulu me faire peindre mon œil.*

*Baudelaire glacé, strident :*

*— Oui, oui ! je vois bien l'œil, mais où est le vase ? »*

*
* *

Et ceci sur les conférences de Bruxelles :

*Rétractif à tout contact et en son horreur des foules, Baudelaire était marqué le dernier à pérorer d'une tribune devant un public inconnu : — d'où, naturellement à peine tâté par J. Stevens, il ne peut manquer de toper sur premier mot à la proposition d'un de ces cercles, présidé, si j'ai bonne mémoire, par le lettré M. Wouvermans. Si je m'étais trouvé près de mon ami à cette heure, j'eusse tout fait pour le détourner de l'aventure. Je me serais trompé au moins pour son début.*

*Sa première conférence est un plein succès et même fait en ville tel tapage*

*qu'on lui en demande de suite une seconde.*

*Devant un public encore plus touffu que la première fois, où s'entretassent le ban et l'arrière-ban de toutes les « boarding schools », Baudelaire sur l'estrade se présente impassible comme toujours, et quand le fracas des applaudissements d'accueil est enfin calmé, commence.*

*En pleine possession de lui-même et termes choisis, posément articulés, il remercie l'auditoire d'une bienveillance dont il se trouve d'autant plus touché, dit-il, qu'elle lui a permis de surmonter la défiance trop légitime qu'il avait de lui-même, parlant en public, devant une telle élection, et, le plus grave, pour la première fois.*

*« ... Mais, ajoute-t-il en toute sérénité, votre grâce m'a bien vite fait connaître que cette virginité de la parole n'est, en somme, pas plus difficile à perdre que toute autre... »*

*Stupeur générale. On se regarde ; on se demande si l'on a vraiment entendu... et presque aussitôt, dans un brouhaha discret, telle l'eau fuit d'un vase fêlé, toutes les jeunes élèves, sur un signe de leurs directrices, se sont égrenées des banquettes ; —* ***la salle est vide...***

*Baudelaire, ébahi, cherche « ce qui a pu prendre à tous ces gens-là... »*

*Oui, des coins de stupéfiante naïveté chez cet être si peu naïf. Ainsi, de sa candidature très sérieuse à l'Académie, quand il ne pouvait comprendre que lui fût refusée, seulement discutée, la gloire de siéger à côté du père Viennet.*

*
* *

On composerait un recueil d'aphorismes effarants extraits des journaux de Baudelaire, de ses essais. Le poète aurait alors tantôt l'air d'un dieu, et tantôt celui d'un pince-sans-rire funèbre :

*Nous aimons les femmes à proportion qu'elles nous sont plus étrangères. Aimer les femmes intelligentes est un plaisir de pédéraste. Ainsi la bestialité exclut la pédérastie.*

*La musique creuse le ciel.*

*La maigreur est plus nue, plus indécente que la graisse.*

*Il y a des peaux carapaces avec lesquelles le mépris n'est plus une vengeance.*

*Dieu est un scandale, un scandale qui rapporte.*

*Il n'y a que deux endroits où l'on paye pour avoir le plaisir de dépenser : les latrines publiques et les femmes.*

*Ne méprisez la sensibilité de personne. La sensibilité de chacun, c'est son génie.*

*Les pays protestants manquent de deux éléments indispensables au bonheur d'un homme bien élevé, la galanterie et la dévotion.*

*Le stoïcisme, religion qui n'a qu'un sacrement : le suicide!*

*Il serait peut-être doux d'être alternativement victime et bourreau.*

*Ce qu'il y a d'ennuyeux dans l'amour, c'est que c'est un crime où l'on ne peut pas se passer d'un complice.*

*Celui qui s'attache au plaisir, c'est-à-dire au présent, me fait l'effet d'un homme roulant sur une pente, et qui, voulant se raccrocher aux arbustes, les arracherait et les emporterait dans sa chute.*

*J'ai toujours été étonné qu'on laissât les femmes entrer dans les églises. Quelle conversation peuvent-elles avoir avec Dieu ?*

*
* *

Une jeune femme à qui l'on venait de présenter Baudelaire, lui dit un jour : « C'est singulier, vous êtes fort convenable, je croyais que vous étiez toujours ivre et que vous sentiez mauvais. »

C'est lui-même qui rapporte le propos à

Sainte-Beuve, et il ajoute : « Elle parlait d'après la légende. »

Avouons qu'il a tout fait pour faire naître et entretenir cette légende.

*
* *

A quelqu'un qui reprochait à Manet de pasticher Gréco et Goya, Baudelaire écrivit : « On m'accuse, moi, d'imiter Edgar Poe ! Savez-vous pourquoi j'ai si patiemment traduit Poe ? *Parce qu'il me ressemblait.* La première fois que j'ai ouvert un livre de lui, j'ai vu, avec épouvante et ravissement, non seulement des sujets rêvés par moi, mais des PHRASES, pensées par moi, et écrites par lui, vingt ans auparavant. *Et nunc erudimini, vos qui judicatis !...* »

*
* *

« Quand je serai *absolument seul*, écrivait-il en 1864, je chercherai une religion

(Thibétaine ou Japonaise), car je méprise trop *le Koran* ; et, au moment de la mort, j'abjurerais cette dernière religion, pour bien montrer mon dégoût de la sottise universelle. »

*
* *

Nous voudrions connaître le détail des amours du poète avec une certaine Marie, un modèle rencontré chez un ami, et avec cette Berthe qu'il connut à Bruxelles. C'était une fillette vicieuse dont il chantait les beaux yeux :

Mon enfant a des yeux obscurs, profonds et vastes,
Comme toi, Nuit immense, éclairés comme toi !
Leurs feux sont ces pensées d'amour, mêlés de Foi,
Qui pétillent au fond, voluptueux ou chastes (1).

Il disait sa beauté et le plaisir éprouvé à la contempler dans sa pose nonchalante et lassée :

(1) *Les Fleurs du Mal, Les yeux de Berthe.*

Mais la « petite folle monstrueuse aux yeux verts » était peu sensible à la poésie ; lorsqu'il arrivait à Baudelaire de dîner avec elle, s'il s'oubliait soudain à poursuivre quelque rime, elle avait un moyen énergique de le faire redescendre sur terre : elle lui donnait un grand coup dans le dos et, de sa voix vineuse, criait : « Allez-vous bientôt manger votre soupe, s... b... de marchand de nuages ! »

*
* *

Vers 1865, Baudelaire adressait les vers suivants à Monselet :

UN CABARET FOLATRE

*Sur la route de Bruxelles à Uccle.*

Vous qui raffolez des squelettes
Et des emblêmes détestés,
Pour épicer les voluptés,
(Fût-ce simples omelettes ?)

Vieux Pharaon, ô Monselet,
Devant cette enseigne imprévue.
J'ai rêvé de vous : *A la vue*
*Du Cimetière, Estaminet !*

*
* *

« La France *a horreur* de la poésie, de la *vraie* poésie, écrivait Baudelaire dans une lettre du 18 février 1866, elle n'aime que les saligauds, comme Béranger et Musset ; *quiconque s'applique à mettre l'orthographe passe pour un homme sans cœur* (ce qui est d'ailleurs bien logique, puisque la passion s'exprime toujours mal). »

*
* *

Et encore ceci, qui est une explication de son cas : « Une poésie profonde, mais compliquée, amère, froidement diabolique (en apparence), est moins faite que toute autre pour la frivolité éternelle. »

*
* *

« Je défie, disait-il, un journaliste ou un professeur quelconque *d'expliquer le sens d'un seul des mots dont il se sert.* »

*
* *

« En général, écrivait-il dans une lettre, l'erreur me cause des crises nerveuses, excepté quand je cultive volontairement la sottise, comme j'ai fait pendant vingt ans pour le *siècle*, pour en extraire la quintessence. »

*
* *

Il complétait ainsi sa pensée : « Excepté Chateaubriand, Balzac, Stendhal, Mérimée, Vigny, Flaubert, Banville, Gautier, Leconte de Lisle, toute la racaille moderne me fait horreur. Vos académiciens, horreur. Vos libéraux, horreur. La vertu, horreur. Le vice, horreur. Le style coulant,

horreur. Le progrès, horreur. Ne me parlez plus jamais des diseurs de riens. »

*
* *

Le 16 juin 1866, l'Anglais Anthony B. North-Peath écrivait au journal dont il était le correspondant les délicieuses fantaisies que voici (1) :

*Vous rappelez-vous qu'il y a un mois, toute la presse déplora la mort de Charles Baudelaire. Or, non seulement il vit encore, mais il est à Paris.*

*Mais hélas, son âme l'a abandonné. Et chose curieuse, depuis que cette lumineuse intelligence s'est éteinte, son corps autrefois maigre et émacié prend sa revanche, et le pauvre Baudelaire devient gras.*

*C'était un fervent admirateur d'Edgard Poe et de Quincey. Sa vie offre avec la leur nombre d'analogies. Il y a dans son œuvre une splendeur barbare, une étrangeté*

(1) *Paris sous le Second Empire*, trad. Eve-Paul Margueritte, p. 211 (Paris, Emile-Paul, 1911).

*chaotique et une imagination dévergondée. Il écrivit plusieurs de ses poèmes sous l'influence de l'opium. La quantité de laudanum qu'il absorbait eût suffi à empoisonner cinq personnes. Cinq gouttes de ce narcotique suffisaient cependant à le rendre gai et causeur.*

*Mais, conséquence terrible, il est aujourd'hui fou furieux. Spectacle déchirant pour ceux qui le connurent autrefois. Il fut à un moment le lion de tous les cercles littéraires parisiens.*

*Ses cols byroniens, ses gants roses et ses bottes vernies le faisaient remarquer dans les cafés et sur les boulevards. Il avait hérité de son père une grosse fortune, mais la mangea rapidement, alors qu'il habitait l'hôtel Pimodan, dans l'île Saint-Louis, avec Sainte-Beuve, Chamfleury, Murger, Navar...*

*On le disait cruel. Il aimait les chats. Peut-être sympathisait-il avec leurs instincts félins. Il manqua perdre un jour sa*

*main, au Jardin des Plantes, en touchant le mufle d'un lion avec le bout allumé de son cigare.*

*Il se couchait fort rarement. Aussi son ami Asselineau disait-il :*

*— Baudelaire rentra une fois chez lui et dormit sous son lit pour étonner les matelas.*

# LE PHARMACIEN QUI A CONNU BAUDELAIRE

J'ai découpé dans le journal *Comœdia* cette anecdote que je cite sans avoir d'autres détails sur ce pharmacien ami de Baudelaire :

*Après avoir habité longtemps Paris, il est venu se réfugier dans un très lointain village, en plein Morvan, où il tient une petite pharmacie attenante à sa villa.*

*Quand, par hasard, un étranger entre chez lui pour acheter quelque drogue, très vite le vieux petit pharmacien parle du temps où il était étudiant. Il est très fier d'avoir connu Baudelaire et en a gardé un souvenir bien inattendu.*

*D'aucuns ont représenté le poète comme un subtil dandy d'une extrême correction. Le pharmacien du Morvan, au contraire, se souvient « d'un maigre gaillard, à demi abruti devant un verre d'absinthe, toujours sans le sou, à qui les étudiants en pharmacie disaient : « Hé, Baudelaire, viens donc souper avec nous ? » et puis, après de copieuses libations, le poète, sur un coin de table, écrivait des vers. C'est ainsi que furent composées* Les Fleurs du mal...

*Les pharmaciens du Morvan ont des souvenirs inattendus.*

## UNE ÉPIGRAMME SUR

## *LES FLEURS DU MAL.*

Au moment du célèbre procès, on fit l'épigramme que voici :

Foin de ce Baudelaire aux trompeuses couleurs !
Il ne tient qu'à demi ses promesses flatteuses,
Je vois beaucoup de mal dans ses rimes rageuses,
Mais j'y découvre peu de fleurs.

---

# TABLE DES MATIÈRES

*ACHEVÉ D'IMPRIMER*

le quatre octobre mil neuf cent douze par

BUSSIÈRE

A SAINT-AMAND (CHER)

pour le compte de

A. MESSEIN

*éditeur*

19, QUAI SAINT-MICHEL, 19

PARIS (Ve)



